



La phrase de Lacan que... Clotilde Leguil interviewe Laurence Aly

Clotilde Leguil : Laurence, tu as choisi une phrase très poétique.

Laurence Aly : Oui, c'est une phrase du Séminaire XVII : « C'est vrai que le lis des champs, nous pouvons bien l'imaginer comme un corps tout entier livré à la jouissance. »¹

C. L. : Qu'est-ce qui te touche dans cette phrase ?

L. A. : Cette phrase me plaît car elle relève du discours nouveau qu'est le discours analytique et qui donne son sens à la parabole de l'Évangile à laquelle elle fait référence. Ce que dit Lacan, c'est que le sens de cette parabole, c'est que c'est une histoire qui ne parle que de jouissance et pas n'importe laquelle, celle du corps.

C. L. : Rappelle-nous la parabole dont il s'agit.

L. A. : C'est une parabole dans laquelle Jésus nous dit d'observer le lis des champs, qui ne travaille ni ne file et, de ne pas nous soucier du manger, du boire et de l'habit car si on cherche le Royaume de Dieu et sa justice, cela sera donné de surcroît. Le Père céleste pourvoit. Cette phrase de Lacan donne à cette parabole, sa juste portée : c'est une histoire qui mène tout droit au tournage en rond de la jouissance, du corps et de la mort.

C. L. : Est-ce une parabole qui invite à une certaine passivité ?

L. A. : Oui, je suis venue à l'analyse un peu comme ce lis des champs qui n'a pas le souci du travail ni celui de filer, pour qui la nécessité de travailler ne fait pas loi.

C. L. : Pourquoi es-tu venue à la psychanalyse ?

L. A. : Ce symptôme que je qualifierai de « symptôme-lis-des-champs » a pris une forme analytique lorsque j'ai rencontré la psychanalyse en DEUG de Philosophie. Cette rencontre a résonné du côté de ma division entre la jouissance du corps et la jouissance de la parole : être une plante, se taire ou parler. Il y avait là une division dont je subissais le signifiant-maître. Parler me faisait honte.

C. L. : La phrase de Lacan conduit à mettre en pleine lumière la dimension de jouissance de l'être « lis des champs », c'est cela ?

L. A. : C'est ça, je dirais que « le lis des champs » est un corps tout entier livré à la jouissance. Quant à moi, je suis divisée quant à la jouissance. Je suis en quelque sorte un lis des champs parlant.

C. L. : Il y a le « roseau pensant » et le « lis des champs parlant »...

L. A. : Voilà.

C. L. : Tu fais partie de ces sujets exceptionnels qui ont été marqués par la foi catholique et qui pourtant vont quand même pouvoir se tourner vers la psychanalyse ?

L. A. : Oui, Lacan dit que le vrai catholique est « inanalysable ». Dans mon cas, la cure opère. Là-dessus, je pense à un passage du Séminaire *Les non-dupes errent* où Lacan parle du ruissellement de corps dans les églises italiennes et dit que la seule façon d'aller un peu plus loin que la religion, c'est d'abonder dans son sens. C'est ce que l'analyste a fait, il a ouvert la porte au délire religieux, délire qui concernait la source miraculeuse et intarissable de sens qu'est le dogme catholique. L'analyste a abondé dans ce sens mais avec son désir d'analyste, il a dérangé la défense, il l'a bousculée. Détruire la défense que constitue le sens religieux est une condition préalable au travail de déchiffrement de l'inconscient.

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 88.

C. L. : Tu pourrais dire quelque chose de cette phrase qu'on cite toujours comme telle, puisque tu es passée par là et que l'interprétation analytique est venue déranger ta croyance. Pourquoi Lacan dit-il que le vrai catholique est inanalysable ? Comment l'entends-tu ? Que veut-il dire par là ? Est-ce au sens où le vrai catholique a déjà une réponse ? Où est-ce une jouissance ? Comme je n'ai pas été prise dans ce discours, je voudrais que tu m'éclaires là-dessus.

L. A. : Je dirais que le vrai catholique est inanalysable parce que sa division, d'une certaine façon, lui reste cachée. La division entre la jouissance du corps et une jouissance en plus, celle que n'a pas « le lis des champs », il la suture par la foi. Dans ma rencontre avec la psychanalyse, c'est cette division qui, d'un coup, m'est apparue et a précipité mon entrée en cure.

C. L. : Comment t'est-elle apparue ?

L. A. : Elle m'est apparue comme une division entre une jouissance de la parole qui nourrissait l'appétit inextinguible du surmoi et de l'autre côté, le symptôme « lis des champs », du côté de l'événement de corps d'être une plante.

C. L. : D'un côté, il y avait « se taire », comme le lis des champs, juste être sans chercher à justifier ton être, puisque parler, c'est aussi justifier son être, mais d'un autre côté, il y avait aussi une jouissance de parler ?

L. A. : La parole est trouée et c'est quelque chose qui ne m'est plus impossible à supporter mais encore difficile.

C. L. : Le lis des champs était ta norme à toi, une sorte de surmoi ?

L. A. : Cette division quant à la jouissance nourrissait le surmoi, le fortifiait, nourrissait son appétit freudien.

C. L. : Son appétit de censeur... cette jouissance de la parole qui était aussi le signe du désir ?

L. A. : Tout à fait. J'étais une enfant admirative de la cogitation paternelle, du père cogitant avec son bloc-notes et son crayon à papier. La jouissance de se taire, d'être une plante, n'est pas sans lien avec le savoir que je suppose à quelqu'un. Si le transfert, c'est supposer le savoir à l'analyste, cela a posé un problème ! Il s'agit de déjouer dans l'analyse le symptôme. L'événement de corps affecte le transfert.

C. L. : Tu veux dire que le fait de supposer un savoir à l'Autre induisait chez toi une position silencieuse ?

L. A. : Oui, je suis susceptible d'être affectée dans le transfert par cet événement de corps. Dire en analyse, ce n'est pas une chose facile pour moi. Si malgré tout, ça opère, c'est parce qu'il y a le désir de l'analyste, et parce que la règle analytique me soulage du poids du symptôme : « dites tout ce qui vous passe par la tête ». L'association libre et le rêve sont mes alliés et mes alibis. Ce sont des semblants par quoi opère le discours analytique et qui permettent de déjouer quelque chose du symptôme.

C. L. : Je crois que c'est dans le même Séminaire que Lacan évoque le « faire honte », reprenant aussi Socrate faisant honte. Ce n'était pas à faire avec toi ?

L. A. : Oui, la honte dans mon cas est une modalité de la jouissance.

C. L. : Il fallait plutôt te soustraire à cette expérience de la honte plutôt qu'aller du côté du « faire honte ».

L. A. : Oui.

C. L. : Qu'est devenue ta foi catholique ?

L. A. : Il y a un reste.

C. L. : Merci beaucoup Laurence.